

# Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



## Chapitre XIX



Au cœur de l'une des provinces les plus méridionales de France, au sommet d'une étroite crête,

Les hautes herbes s'écartèrent pour laisser passer un lièvre qui bondit dans une clairière éclairée par la lune.

L'animal méfiant inspecta une butte dégagée, les oreilles dressées et le museau frémissant ; et, s'avançant furtivement, il Soudain, il se figea comme une pierre, la tête penchée sur le côté, un unique œil noir et vitreux fixé sur le ciel. L'animal pétrifié fixait du regard ce qui aurait pu ressembler à un Un point solitaire volant – une silhouette qui plane, dérivant parmi les étoiles. Le lapin restait immobile sous ce qu'il croyait être un rapace.

Pourtant, cet objet volant haut dans le ciel ne ressemblait guère à un oiseau, hormis ses ailes déployées ; un œil exercé aurait pu aisément y voir la silhouette d'un homme en plein vol. Soudain, le lièvre surpris se retourna brusquement et disparut dans les longues ombres d'où il avait surgi. Et dans l'apparente sécurité des fourrés et des ténèbres profondes, une main fantomatique et verdâtre écarta les broussailles et attrapa le lièvre qui se débattait. Des os craquèrent et un nouveau silence s'abattit sur la butte herbeuse.

Glissant haut au-dessus de la crête et fendant l'air sous un ciel étoilé, Lazare poursuivit sa route. Le vent gémissait au rythme du battement de ses ailes. Volant vers le

Du haut de son promontoire , sur la côte la plus méridionale de France , Lazare contemplait les terres éclairées par la lune qui se déployaient d'un horizon incurvé, telles un parchemin sublime révélant lentement chaque facette de la Création. À sa gauche, une rangée de collines basses luisait de teintes dorées, dessinant nettement la limite orientale de la terre. À sa droite, sous un croissant de lune sulfureux , un relief vallonné se fondait dans un horizon occidental indistinct qui semblait se liquéfier comme du mercure et se confondre avec un ciel brumeux.

Lazare avait depuis longtemps quitté le cours sinueux du Rhône et volait désormais plein sud au-dessus d'un paysage morcelé de collines dénudées et de forêts clairsemées. En contrebas, des ruisseaux tortueux sillonnaient le terrain et, dans leur ensemble, ils auraient pu ressembler à des cicatrices noires et errantes, lacérant la surface de la terre. Des groupes de minuscules constructions apparurent – des maisons au toit de chaume perchées le long des berges, évoquant la présence de pittoresques villages de pêcheurs. Entre eux, les chemins de campagne étaient comme des veines de terre qui se dispersaient et disparaissaient à travers les bois ombragés et les vallées des contreforts.

Contrairement aux chemins sinueux et aux cours d'eau en contrebas, tous semblant compromis par le terrain accidenté, Lazare traça une route résolue, bravant les vents latéraux et les courants descendants persistants. Il se fraya un chemin droit et étroit, plein sud. Pourtant, il prêtait à peine attention à la mer de terre ondulante qui s'étendait sous lui. Dans le gémissement immuable du vent et sous le battement régulier de ses ailes, Lazare semblait voler à l'aveuglette, tant son attention était tournée vers l'intérieur, absorbée par un esprit tourmenté.

Seuls les anges auraient pu accomplir un tel miracle, accomplir un tel dessein, pour qu'un cœur aussi lourd que le sien puisse se maintenir en l'air, frôler les étoiles et ne pas s'écraser sur Terre sous le poids de sa propre souffrance. L'esprit de Lazare était assailli de souvenirs lointains, d'un passé révolu. Et plus il s'en souvenait parfaitement, plus ces souvenirs s'accumulaient, tels un amas de pierres formant une montagne et recouvrant toute trace de ce qu'il avait toujours cru être. Sans le réconfort des confins... Dans les catacombes ; sans ses corvées dans les tunnels ; sans Ivan et Odino pour le consoler ; même sans Clodius et Greville pour le gronder — sans son masque inquiétant, Lazare pleurait. Il ne pouvait plus nier cette part de lui-même qui le troublait, qui n'était autrefois qu'un murmure plaintif caché au plus profond de son cœur, et qui avait fini par s'agiter fortement dans sa poitrine. Ce n'était plus une douleur lancinante, mais peut-être un réveil et une conscience hurlante qui accaparait son attention. En effet, le murmure gênant s'était mué en hurlements de douleur, confirmant sans équivoque que la part la plus précieuse de Lazare avait bel et bien péri en cette terrible soirée, lorsqu'il avait été contraint de quitter l'abbaye. Et bien que la voix dans son cœur fût la sienne, à lui seul, elle était assurément...

Élevé par le pêcheur blasphémateur et meurtrier ; les seigneurs avides et querelleurs, d'Alcicourt et Hugon ; le froid et odieux capitaine Bourne ; et surtout, par sa mère, une femme profondément impie, qui était tout cela et bien plus encore. Pour Lazare, les souvenirs amers de ces personnes semblaient dévorer chacun de ses souvenirs les plus doux et les plus tendres, chacun de ses rêves joyeux et naïfs d'un monde antérieur et parfait, celui qu'il avait connu avant d'être chassé du cocon rassurant de ses anciennes catacombes .

Pourtant, même si le chagrin pouvait parfois abandonner l'esprit, la raison, invariablement, retrouve souvent ce qui était perdu. Lazare apaisa son cœur troublé et ouvrit son esprit à des considérations et des calculs plus significatifs : il survolait le sud de la France en direction de l'Italie. Et ce qu'il avait naïvement perçu comme un but inaccessible – voler quelque part et aller chercher un frère – était en réalité un exploit tout à fait raisonnable, puisqu'il était en train de le faire . Il songea à ce qui pourrait se produire immédiatement après son retour à l'abbaye avec frère Salvatino. Hélas, puisque le capitaine avait révélé sa véritable nature, celle d'un être grotesque dissimulé sous des habits d'écuyer, il était bien conscient que sa vie prendrait un tournant inattendu. De ce seul événement, il comprit, à juste titre, que les moines de l'abbaye ne pourraient l'accepter parmi eux comme frère. Il était convaincu qu'ils ne lui permettraient plus de vivre et de servir au sein de leur communauté comme homme d'Église. Il était certain qu'ils ne le feraient plus jamais.

Il le vénérât comme Lazare, l'écuyer de confiance des catacombes de l'abbaye, mais le maudissait comme une bête ailée laide et impie. Il savait pertinemment qu'il ne trouverait pas sa place dans la prière, au sein du sanctuaire, mais bien au sommet, dans la pierre. Pourtant, il réévalua ses options, pour finalement aboutir à la même conclusion inébranlable : rester fidèle à sa promesse d'aller chercher le frère. « Et si, par probabilité, il pouvait en ressortir quelque peu de bonté », pensa-t-il , « peut-être les moines de l'abbaye pourraient-ils regarder au-delà de ses différences et le considérer comme plus homme que bête. »

Néanmoins, pour Lazare, il semblait improbable que la moindre considération puisse améliorer la situation. Le temps continuait de tourner sur la terre et, le poids d'une pierre de porte ouverte reposant sur ses épaules, Lazare poursuivit sa route à travers le sud de la France. La sueur de ses ailes scintillait au clair de lune et ; comme La nuit s'étirait, il maintenait son cap et sa vitesse, même en se rapprochant du sol. Tel une chauve-souris géante, il fendit la cime des arbres, agitant les feuilles de la canopée de ses ailes. Il poursuivit son vol, synchronisant ses ailes avec sa respiration – inspiration et expiration . Le temps s'arrêta de nouveau lorsqu'une nuée de goélands se rassembla à ses côtés. D'autres goélands, qui se reposaient, s'envolèrent pour le poursuivre. Les oiseaux formèrent un essaim grandissant et, finalement , des centaines d'entre eux constituèrent une immense nuée qui engloutit presque entièrement Lazare.

Il prit de l'altitude pour leur échapper, mais ils le suivirent. Il piqua, vira à gauche, roula à droite. Pourtant, ils réagissaient exactement par les mêmes manœuvres aériennes. Il se redressa et chercha l'horizon, mais ne trouva qu'un mur blanc de plumes de queue tourbillonnantes. Et sous lui, la surface de la terre se noyait dans une mer déchaînée d'ailes blanches.

Lazare les repoussa d'un geste brusque en criant : « Allez-vous-en, maintenant ! » Ils lui lancèrent des cris stridents, comme si son ordre impétueux appelait à une protestation massive.

« Écartez-vous ! » cria-t-il. Elles croassèrent et se rassemblèrent encore plus, l'étouffant comme une centaine de poussins agrippés à leur mère mouette.

«Je ne vois rien !»

Le troupeau se contenta de répondre par des babillages.

«Je ne suis pas un oiseau !»

Les goélands se plaignirent à l'unisson.

«Je ne le suis pas !»

Ils firent retentir une avalanche de répliques cinglantes.

**Lazare souffla et se rendit à eux, considérant que, bien qu'il volât, il volait.**

Malgré tout, il progressait à l'aveuglette parmi eux. De plus, il lui sembla que le groupe avait un sens aigu de l'espace, car aucun d'eux ne semblait gêner le battement d'ailes des autres, ni le sien d'ailleurs. Pourtant, il y avait plus encore, car Lazare se sentit attiré par leurs yeux sombres et exorbités. En apparence, ils semblaient partager la même intensité sauvage. Il les fixa intensément — plus intensément encore qu'il n'avait jadis plongé son regard dans les yeux des chiens de la Gueule de la Montagne — et il n'y trouva... absolument rien.

C'est peut-être le vide qu'ils dégageaient qui incita Lazare à ricaner. Les mouettes, sans se douter de rien, roucoulèrent à son rire.

**Lazare gloussa et ils ricanèrent avec lui. Et plus il riait fort, plus ils riaient bruyamment.**

Ils répondirent jusqu'à ce que, finalement, Lazare soit pris de crampes et de larmes. En vérité, il connaissait la source de son hilarité et s'en amusait ouvertement. Les regards insistants des mouettes étaient aussi larges et vides que celles des chauves-souris de Mountain Mouth — elles avaient la même gueule béante que celle du rat que Frère Clodius poursuivait dans les catacombes de l'abbaye — et peut-être reflétaient-elles la même expression de stupeur que celle du frère lui-même lorsque Lazare vida le seau à lessive sur ses sandales. En somme, à la fois souvenirs et réalités, leurs regards

Il semblait que cela transmettait à Lazare ces états simultanés et pourtant discordants de déterminisme et d'insouciance. S'il n'avait pas d'abord perçu une pointe d'humour dans leurs regards larges et froids, il aurait pu se retrouver contraint de fuir au milieu d'une telle nuée d'yeux vides et brûlants. Néanmoins, poursuivant sa route, il entama un dialogue intime avec son troupeau, lui confiant des secrets que les mouettes ne pouvaient ni répéter ni comprendre.

Il partageait avec les oiseaux des vérités qu'il n'avait confiées qu'aux chauves-souris de Mountain Mouth. En effet, ils étaient très curieux et réceptifs à Lazare — tous étaient vivement intéressés. avec son discours incessant. Et de temps à autre, ils éclataient en un cri collectif, un croassement, ou roucouler, pour exprimer une opinion commune ou une contradiction.

Finalement, les goélands semblèrent se lasser de sa compagnie et s'éloignèrent. Le groupe s'éclaircit et la lumière du ciel nocturne illumina le battement de leurs ailes. D'autres encore s'envolèrent, se dispersant par vagues successives pour laisser apparaître la terre ondulante sous les pieds de Lazare. Le reste de la volée s'est soudainement dispersé, laissant Lazare voler seul. Le mur de mouettes ayant disparu, son regard découvrit un horizon méridional inattendu et radicalement différent de celui dont il se souvenait ; une silhouette qui lui apparut comme un paysage d'horreur panoramique. Il se pencha en arrière, battit des ailes et s'immobilisa brusquement, planant sur place. Il marchait dans les airs, se sentant anormalement lourd. C'était comme si le sang qui le vidait de ses veines, comme si ses os mêmes étaient devenus de pierre. Et dans cet instant troublant, tandis que Lazare croyait ressentir toute l'attraction du sol, il absorbait l'énormité du spectacle apparemment inexplicable qui se déroulait sous ses pieds. La surface entière de la terre semblait se soumettre à une immense plaque de verre noir qui engloutissait presque le monde dans l'oubli. C'était un spectacle terrifiant de vide apparent et infini que seul Noé aurait pu connaître.

Grâce à la superposition de ses souvenirs sur les cartes de l'abbaye et à la distance parcourue, Lazarus sut qu'il était arrivé au golfe de León ; cependant, il n'avait jamais imaginé que son étendue fût si vaste et tentaculaire, telle une araignée des mers. De nouvelles inquiétudes naquirent. Il haussa les épaules et plongea en spirale, suivant ses amis à plumes jusqu'à une bande de rochers côtiers séparant terre et mer. Il se posa parmi les oiseaux au sol, se perchait sur une large dalle usée par le temps. Les goélands se plaignaient et battaient des ailes. Ils picoraient ses bottes, croyant peut-être qu'il était venu voler la carcasse échouée d'un poisson aux yeux creux, qu'ils gardaient. Lazare s'accroupit et laissa retomber ses bras fatigués sur ses genoux. Des gouttes de sueur perlaient sur son corps, poussées vers l'arrière par le vent de l'intérieur. Les ailes déployées derrière lui, il respirait bruyamment, à l'image d'un oiseau en sueur. Là, sur ce plateau de pierre bas, il reprit ses esprits. Il observa les vagues déferler entre les rochers, l'aspergeant d'une brume saumâtre. Il scruta le rivage, où une nappe d'écume se soulevait et retombait à chaque nouvelle vague. Non loin de là, un morceau de carapace de crabe flottait sur un débris de bois pris au piège, ballotté entre des rochers. Contre les rochers, d'épais filaments d'algues ondulèrent au gré du courant. Près de Lazare, les goélands s'étaient enfin intéressés à eux-mêmes, se disputant la carcasse du poisson. Et tandis que la brise fraîche du golfe séchait ses ailes humides, Lazare ferma les yeux et

Gravés à jamais dans la mémoire, les sons et les odeurs nouvellement perçus d'un océan.

L'inquiétude naissante en lui se mua en une voix lancinante de protestation, vibrant au rythme des eaux noires à ses pieds. Il consulta de nouveau les cartes de l'abbaye et se rappela que, pour aller chercher le frère, il devait traverser le golfe de León de nuit et rejoindre la Corse, où il chercherait refuge contre la lumière du jour. Au départ, l'exploit lui semblait tout à fait réalisable, puisqu'il savait pouvoir parcourir la distance en volant. Cependant, la vue de la mer depuis une hauteur vertigineuse, celle d'un oiseau, où il la voyait si magnifique et si monstrueuse qu'elle engloutissait chaque détail terrestre pour se fondre à l'infini, rendait l'exploit plus impensable qu'impossible. En effet, cette voix lancinante protestait à juste titre, car elle révélait à Lazare l'idée troublante que sa traversée de l'océan n'était pas qu'un simple exploit de vol, sur lequel il comptait tant pour survivre. Après tout, la voix savait que Lazare pouvait voler pendant toute une nuit ; cependant, il ne pouvait pas nager, même un instant.

Lazare se balança en avant, s'agenouilla, puis se laissa retomber sur ses talons. Il scruta l'horizon au-delà des vagues, un océan sombre qui semblait se fondre dans un ciel obscur. L'immensité noire de la mer avait tout d'un abîme sans fond et sans limites, et il songea que même les nuages seraient incapables de traverser un tel vide. Il tourna son attention vers le ciel du sud-ouest où des éclairs de chaleur zébraient l'horizon. Puis il soupira et se releva, adressant aux mouettes un adieu mélancolique. Il déploya son aile et prit son envol, fit un cercle et se dirigea vers l'est, tournant le dos à un décor lunaire.

Pour le reste de la soirée et jusqu'au petit matin, Lazare suivit le sud du littoral français. Les cartes de l'abbaye gravées dans sa mémoire lui servaient de guide vers Marseille, ville portuaire de l'est. Il gardait la mer à sa droite et la terre à sa gauche, malgré un vent de travers constant du sud qui semblait déterminé à le repousser face à un océan menaçant. Et pour Lazare, l'océan ressemblait de plus en plus à un gouffre infernal – un immense trou noir affamé – qui le narguait, le défiant de le traverser. Au fil du vol, les vents latéraux faiblirent et s'éteignirent avant qu'une brise saumâtre ne souffle vers l'intérieur des terres pour les contrer. Cependant, les vents violents avaient déjà mis ses ailes à rude épreuve, et Lazare tourna son attention vers le sol, où il pourrait trouver un abri convenable contre les premiers rayons du soleil.

Encore loin de Marseille, Lazare descendit dans un pittoresque village portuaire et en fit le tour

Le chemin s'élargissait progressivement au-dessus des toits de chaume jusqu'à ce qu'il découvre, à l'extrémité orientale plus reculée de la ville, les ruines apparentes d'une ancienne cathédrale, perchées au sommet d'une large colline rocheuse. En y regardant de plus près, il ne vit que les vestiges de la structure haute et sans toit : des murs calcinés et partiellement effondrés qui enserraient un sol de dalles à nu. Pourtant, il découvrit que ce lieu de culte apparemment abandonné recelait bien plus. Nichée au cœur de ses fortifications en ruine, une étrange construction, semblable à une église nouvellement bâtie, se dressait sur une partie des dalles. Cette église plus récente était entièrement en bois, à l'exception d'un mur extérieur en pierre qu'elle partageait avec l'ancienne cathédrale. Ensemble, ces vestiges de bois semblaient symboliser une graine printanière prise au piège dans le sein d'une fleur gelée par l'hiver. Et mis à part un chien portant des ossements qui boitait dans un vaste cimetière occupant le versant oriental de la large colline, Lazare constata que les alentours des ruines étaient presque entièrement déserts.

Il se posa à l'intérieur des murs délabrés des ruines, ses bottes effleurant les dalles envahies par les herbes folles. Lazare grimaça, repliant soigneusement ses ailes usées avant de se glisser dans l'ombre. À peine avait-il atteint l'église rudimentaire qu'il aperçut ses hautes et étroites fenêtres et comprit que l'édifice était totalement inadapté à l'abri qu'il cherchait. Lazare se détourna et franchit une brèche dans le vieux mur.

Puis, hors des ruines, il suivit le mur sur toute sa longueur, marchant entre les pierres effondrées et les hautes herbes, jusqu'à ce qu'il en contourne l'angle extérieur et découvre, niché dans les herbes et envahi par la vigne, un grand et étroit coffre de rangement. La face arrière plus haute de l'abri adossé au mur du vieux temple était dressé face à la colline délabrée et encombrée de pierres tombales. Lazare dégagea les mauvaises herbes, souleva le couvercle usé de l'abri et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Hormis quelques manches d'outils cassés, plusieurs sacs de chanvre desséchés et des amas de boue séchée épars, l'intérieur semblait assez spacieux pour le court séjour qu'il avait prévu. Il se glissa à l'intérieur, referma le couvercle et rangea ses affaires et ferma les yeux à l'aube d'un jour nouveau. Et le Temps retourna à son monde de rêves.

En effet, la poubelle était de construction solide, avec des parois épaisses et un couvercle affleurant pour protéger Lazare de la lumière crue du jour. Cependant, comme la chance a souvent un prix, cette même boîte qui avait maintenu Lazare en vie aurait tout aussi bien pu servir à autre chose. Comme son cercueil. Si le ciel avait été dégagé le lendemain, il aurait certainement péri. Le soleil du matin chauffa le cercueil, réveillant Lazare qui se mit à réfléchir à son sort immédiat. Le destin. Il se débattait dans la poubelle étouffante, peinant à respirer l'air vicié et brûlant qui y régnait. Et dans cette situation inextricable, il eut tout le loisir de méditer sur un destin des plus... Grave erreur : il s'est fait enterrer dans un cercueil en bois orienté directement à l'est. Pourtant, le soleil s'éleva dans les cieux tel un dieu de feu déchaîné, cherchant en lui-même tout ce qui s'y trouvait.

qu'elle puisse se consumer et dépérir.

À midi, Lazare souffrait d'agonies oscillant entre des nausées intenses et une conscience effroyable de lui-même. Sans cesse, les cris du pêcheur résonnaient dans sa tête : « Lazare, ouvre la porte ! Au nom de Dieu ! »

Il oscillait entre conscience et inconscience, l'esprit divisé, le corps meurtri. Tel un pendule de torture, l'horrible événement persistait, par à-coups. Comme une horloge, à chaque spirale mentale le plongeant dans l'oubli, son corps le réveillait à des douleurs encore plus intenses. Et dans ces instants de conscience les plus torturés, où la douleur semblait se moquer de sa propre mortalité, Lazare ne pouvait que serrer la croix de prière de son père de ses mains tremblantes et implorer un nouvel oubli. Pourtant, aucune pitié ne s'abattit sur lui – rien ne s'abattit, si ce n'est la brûlure persistante de... un soleil impitoyable.

Lazare se sentit proche de la mort avant même que le soleil n'entame sa descente vers l'ouest. Les longues ombres des ruines de la cathédrale finirent par recouvrir la poubelle. L'air étouffant de la boîte s'apaisa tandis que le crépuscule teintait les nuages de rouge ; et Lazare ne sortit de ses rêves vertigineux qu'au plus profond du crépuscule. La douce lueur d'un million d'étoiles et d'un fin croissant de lune apaisa le paysage. Lazare haletait sur des sacs de jute trempés. Sa tête tournait sous l'effet d'un bourdonnement, qui semblait maintenant se mêler à des voix indistinctes. Finalement, le bourdonnement dans ses oreilles s'apaisa, tandis que les voix persistaient, et lorsque le délire et la réalité se séparèrent enfin dans son esprit, il reconnut les voix d'une conversation particulièrement animée. Il se tourna sur le côté, leva la main, glissa ses doigts entre le couvercle et le cadre de la poubelle ; et, le couvercle entrouvert, une vague d'air frais l'enveloppa. Il resta immobile, l'oreille tendue, pour entendre la suite de la conversation. Les voix semblaient lui parvenir de loin, peut-être du bas de la colline, au plus profond du cimetière. Et il y avait quelque chose d'étrange dans ce discours – aussi confus et décousu fût-il – qui l'inquiétait profondément.

Il écouta attentivement tandis qu'une voix masculine suppliait à haute voix : « Écoutez-moi ! Encore un instant, je vous en prie ! » Un long silence suivit.

« Encore un instant, s'il vous plaît. Hâtez-vous, votre départ. » La réponse, étrange, ressemblait à la voix de Lucifael, prononcée à l'unisson par plusieurs femmes. Pourtant, cette voix venue d'un autre monde semblait nettement différente — peut-être plus douce et raffinée, mais aussi sévère et correcte — alors qu'elle s'éteignait en échos inversés.

Lazare se tendit ; sa respiration s'accéléra. Si la réponse obsédante n'avait pas été si grave et mêlée de voix masculines, elle aurait pu venir de Lucifael.

Elle-même. Mais ces mots n'étaient pas les siens ; ils ressemblaient seulement aux siens. Lazare souleva encore plus haut le couvercle et scruta le cimetière éclairé par la lune.

« Seule, si vous le permettez ? » implora la voix suppliante.  
À cela, la voix angélique répondit : « Ne tardez pas trop. »

Des lueurs vacillantes illuminaient le bruissement des feuilles et des herbes folles. Dans une brise mourante, une nouvelle obscurité et un silence s'abattirent sur le cimetière.

Les pupilles de Lazare se dilatèrent. Il fouilla les alentours avant de se glisser hors du conteneur. Il leva les yeux vers le ciel, qui l'incitait à fuir ; pourtant, une curiosité irrésistible le cloua sur place : cette voix étrange et pourtant familière, semblable à la mélodie, mais différente de celle de sa mère. À cet instant précis, Lazare se souvint aussi des paroles de son père , l'avertissant de se tenir éloigné du dangereux tunnel de Benion ; et pourtant, il reconnut que, s'il ne s'était pas aventuré dans ce tunnel interdit, il n'aurait jamais découvert l'écriture angélique ni les rouleaux de Naramsin. Et ainsi, il n'aurait jamais acquis cette précieuse connaissance de lui-même, de ses origines, ni de ses familiers Eljo. En effet, il ne pouvait se détourner si facilement du cimetière et de cette voix inconnue – une voix parmi tant d'autres – alors qu'une connaissance tout aussi précieuse se trouvait peut-être à deux pas.

Sous le couvert de l'obscurité, il descendit furtivement le flanc de la colline, ne se faisant remarquer que par les ombres les plus profondes. Il ne foula ni brindilles fragiles ni pierres instables en traversant silencieusement des tombes négligées. Il traça un chemin irrégulier et furtif vers le cœur du cimetière, vers un bosquet ombragé de chênes centenaires où il aperçut une lueur éthérée et verdâtre qui brillait intensément parmi les sous-bois. Alors qu'il s'approchait des arbres, venant de derrière une légère butte, il entendit distinctement le murmure ininterrompu de la même voix masculine qui, jadis, avait supplié l'autre voix, celle de plusieurs hommes. Tel un fantôme, Lazare remonta le talus, les oreilles dressées, à l'écoute de la voix solennelle qui murmurait : « Si la terre entière venait à disparaître, je resterai avec toi. » Mon amour. Hélas, le bon Ange sait désormais où et quand me trouver ; et je ne peux plus me montrer aussi régulièrement qu'avant. Il connaît nos anniversaires. Malgré tout, je te donne ma parole, entière et éternelle, que je persévérerai et triompherai. Mon cœur étant fidèle, je reviendrai te voir d'autant plus souvent, avec une discrétion renouvelée et sans que tu t'en aperçoives. Tu es mon don du ciel, mon amour, et le seul Ciel que je désire connaître.

Lazare écarta les mauvaises herbes et s'accroupit en s'approchant d'une stèle funéraire effondrée. Il regarda par-dessus les pierres et une lueur verdâtre illumina son visage, contractant ses pupilles à

Des trous d'épingle illuminaient son visage tandis qu'il contemplait un spectacle apparemment insolite. Devant lui, l'image fantomatique d'un homme agenouillé au pied de deux tombes marquées, lui tournant le dos. Les deux sépultures étaient entourées d'une plus grande parcelle de pierre envahie par les mauvaises herbes. Émergeant des herbes... Au centre des deux pierres tombales, un pilier de pierre beaucoup plus haut mais plus étroit et richement sculpté portait les gravures, peut-être d'un blason familial, avec le nom gravé verticalement en évidence et bien droit en dessous : \*~M EDICC I~\*. Lazare se pencha dans l'ombre des pierres tombales tandis que le Spectre se levait, se retournait et scrutait les lieux.

**Lazare vit alors tout cela.**

Le visage était celui d'un jeune homme beau et élégant, peut-être d'âge mûr, aux cheveux mi-longs et à la barbe anguleuse soigneusement taillée qui soulignait une mâchoire carrée. Le Spectre était vêtu avec distinction, une longue cape drapée sur une tenue originale, sa robe d'épaule drapée nonchalamment comme un rideau sur le haut de ses bottes à lacets. Grâce à la perception divinement accrue de Lazare, tandis qu'il scrutait l'obscurité de la nuit, et toujours plus profondément au-delà de ses limites, et plus profondément encore, à travers l'ébène en perpétuel mouvement, il aperçut dans les brumes du royaume éthéré et mystique des fantômes et des esprits errants, des âmes perdues, chaque facette du visage du fantôme apparaissait aussi luisante et translucide que le reste de sa forme verdâtre et lumineuse.

Lazare entra dans la clairière et appela l'Apparition : « Salutations, monsieur. »

L'Esprit se retourna partiellement et s'immobilisa un instant, le regard baissé, comme s'il contemplait une rencontre inattendue. Puis il se retourna et fit face à Lazare. L'homme translucide lui toucha la poitrine et demanda : « C'est à moi que tu t'adresses ? »

« Oui », répondit Lazare avec un sourire engageant et une brève révérence.

« Vous pouvez me voir ? Et m'entendre ? » demanda le Spectre, incrédule.

Lazare acquiesça. « Je peux. » Il fit les cent pas puis s'arrêta.

« Je n'ai jamais vu quelqu'un comme toi. Quel genre de démon es-tu ? »

Le sourire de Lazare s'estompa. « Je ne suis pas un démon, je suis un homme volant. Je suis Lazare Gogu. »

Le Spectre se frotta le menton et observa Lazare. « Vous le prétendez. » Puis, secouant la tête, il ajouta, visiblement incrédule : « Pourtant, je ne perçois rien de vous, absolument rien. »

Lazare perdit tout son sourire. Il prit une inspiration rapide et réprimanda le fantôme : « Et puisque je peux voir la pierre tombale juste derrière toi, clairement à travers toi-même, il semble qu'il ne reste plus grand-chose de toi non plus. »

L'homme pinça les lèvres et admit l'accusation d'un simple hochement de tête solennel.

« Tu es un esprit ; une sorte d'âme ? » demanda Lazare, tentant de désamorcer la discorde.

L'Apparition se présenta les bras ouverts, déclarant : « Comme vous l'avez compris depuis, c'est bien moi . » Tout aussi brusquement, le Fantôme laissa tomber ses bras et l'informa froidement : « Et si vous êtes de mèche avec l'Enfer, peut-être pourriez-vous informer vos principaux anciens et vos sbires que cette âme est déjà réclamée et qu'elle se trouve actuellement dans la compagnie des élus du Ciel. » escorte."

Lazare se défendit avec véhémence : « Je ne suis ni de mèche avec l'Enfer, ni ne cherche à conspirer contre le Seigneur Dieu tout-puissant. »

Le Spectre le scruta d'un regard perçant avant de demander : « Alors peut-être êtes-vous de mèche avec le Ciel ? » L'Esprit acquiesça. « Si tel est le cas, vous devriez déjà savoir que j'ai demandé un instant de solitude pour présenter mes derniers respects. Et pourtant, vous voilà . Pourquoi m'espionner en secret, de peur que vous ne me croyiez en fuite ? » L'Apparition inclina la tête, une expression soudaine de perplexité se peignant sur son visage. « Et quel genre de serviteur divin êtes -vous – un être dont je n'ai jamais connu – qui se présente sous la forme d'un démon et s'adresse à un Esprit égaré avec un respect bienveillant, sans être ni diable ni ange ? »

« Je ne suis que Lazare, et je ne vous vois pas », déclara Eljo. « Veuillez excuser mon intrusion . Je me reposais juste là » , ajouta Lazare en désignant la colline du doigt.

Au milieu des ruines de la cathédrale, il poursuivit sa confession : « Quand j'ai entendu la voix de plusieurs hommes, parlant d'une seule voix, j'ai aperçu une lueur parmi les pierres tombales et j'ai suivi votre voix. Je n'avais aucune mauvaise intention en la faisant. »

Un doute soudain se dessina sur le visage du Spectre. « Vous vous reposiez ? Dans un cimetière ? Parmi les morts ? » Le Spectre croisa les bras, hocha la tête et demanda de plus amples informations. « Et pourquoi êtes-vous venu vous reposer dans ce cimetière en particulier ? »  
« Je l'ai simplement découvert par hasard. J'étais fatigué. Je voyage en Italie. »

Sans être convaincue, l'Apparition répondit : « Et je suis appelée à me rendre au Ciel. Je ne serais pas si alarmée de découvrir que mon escorte méfiante veille sur moi — et sur vous — en ce moment même, au cas où je tenterais de m'enfuir ou de devenir captive de l'Enfer. Qu'en dites-vous ? » Le Spectre lui tourna le dos et fit face à la tombe. tout en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, comme s'il attendait une réponse.

Mais Lazare se détourna et s'apprêta à partir, prononçant ces dernières paroles : « Je devrais vous souhaiter bon voyage ; cependant, compte tenu de la grâce divine qui vous a été accordée, avec votre appel... » Au ciel, je ne peux t'offrir une plus grande bénédiction. Je suis heureux de t'avoir connu, ne serait-ce que pour cela.

Bref. Veuillez m'excuser et bonsoir, monsieur.

Lazare s'avança dans l'obscurité et se dirigea vers le talus lorsque le Fantôme beugla : « Une bénédiction accordée ? »

Il s'arrêta, se retourna et interrogea l'Esprit : « N'es-tu pas content de poursuivre ton chemin ? »

« Certainement pas ! » s'exclama le Fantôme. Il souffla et grommela : « C'est une chose épouvantable. »

Lazare s'éloigna des herbes folles et contourna une tombe. Il revint, désormais

perplexe, et demanda au Spectre : « Comment le Ciel peut-il être une chose si terrible ? »

Le fantôme jeta un coup d'œil à la tombe avant de s'approcher de Lazare, le visage visiblement

bouleversé par l'émotion. Il s'arrêta devant lui et scruta son regard. « Parce que j'ai eu la chance d'entrer au

Paradis, contrairement à ma chère Sophia. » Le fantôme secoua la tête. « Pendant plus de deux ans... »

Pendant cent ans, j'ai lutté contre la volonté et le pouvoir des anges pour demeurer – errer à travers le monde

comme une âme perdue, afin que les derniers souvenirs de ma femme restent vivants – en moi. Je n'ai pas

l'intention de partir avec cet ange. Je suis seulement venu rendre un dernier hommage à ma chère Sophia – c'est le

Le jour de sa naissance. L'Ange sait me trouver ici chaque année et attend mon retour religieux. Et chaque

année, nous revivons la même rencontre : j'arrive, elle me surprend, je lui rends hommage pendant qu'elle

attend, puis je m'enfuis à nouveau. Je crois que c'est plus par pitié que par stupidité qu'elle ne m'a jamais

poursuivi ; bien qu'elle puisse le faire un jour – ou même maintenant. Je devrais de nouveau m'éclipser,

rapidement. L'homme creux détourna le regard et fixa ...

À travers les arbres, en direction des ruines de la cathédrale où il savait que se trouvait l'Ange en attente.

Lazare suivit le regard du fantôme . Puis il dit : « Je suis désolé d'apprendre cela. » Ils restèrent silencieux, contemplant les vestiges du temple.

Le fantôme se retourna vers lui et soupira. « C'est moi qui dois vous demander pardon. J'ai eu tort... »

Je vous soupçonnais d'être porteur de mauvaises intentions ; et je n'ai nulle place pour vous accabler de

mes malheurs. L'Esprit prit une brève inspiration, hocha la tête et esquissa un sourire poli. Il tendit une main

accueillante vers la pierre tombale, disant : « Puis-je vous présenter ma dame, Sophia, et moi-même –

nous reposons ici. »

Le Fantôme fixa Lazare droit dans les yeux avant de s'incliner brièvement en guise de présentation.

« Je suis feu Lord Gregorie Medici, originaire de Florence. Enchanté de faire votre connaissance, Lazare Gogu. »

Lazare sourit et rendit la révérence. « Votre Grâce, l'honneur est assurément pour moi. »

« Alors, qu'est-ce qui vous amène en Italie, jeune homme ? » Le fantôme de Médicis lissa sa cape

et se pencha pour inspecter les ailes repliées de Lazare .

Lazare répondit avec prudence : « Je dois trouver un homme et l'accompagner en France. »

« Si je peux me permettre, dans quel but ? »

Lazare détourna le regard. « Je ne dois pas en parler ; pardonnez-moi. »

Medicci croisa les bras. Ses coudes écartèrent la cape qui le recouvrait. Il se pencha en avant, eut un sourire narquois et demanda doucement : « Existe-t-il un secret si grave qu'on n'ose le murmurer ? » même aux morts ?

Lazare le scruta, haussa les épaules et secoua la tête. « Peut-être pas. » Il révéla sa mission. « Une porte a été ouverte. Je cherche un moine en Italie qui puisse la refermer. » Medicci recula le menton, visiblement perplexe, et demanda : « Gatestone ? »

Lazare chercha maladroitement une explication plausible. « C'est une sorte de sceau, une porte vers... eh bien, vers l'Enfer. »

Medicci écarquilla les yeux. Il scruta précipitamment le cimetière, cherchant peut-être le bon ange gardien, avant de se pencher vers Lazare et de murmurer avec force :

« Répétez... une porte ? »

Lazare hochait la tête. Son regard parcourut les alentours, comme s'il cherchait avec attention le moindre signe de sa Mère ou d'un Monstre. Puis, d'une voix chuchotée, il ajouta : « C'est une porte de l'Enfer qui est entrouverte. J'ai juré de retrouver le frère et de réparer cette injustice. Ma parole est sacrée et je remplirai fidèlement cette ultime requête, aussi longtemps que je le pourrai ; car ma foi même m'ordonne d'en voir l'accomplissement : une promesse faite et tenue. »

Médicci s'élança et saisit Lazare par les épaules. « Quelle sorte de porte ? Racontez-nous ! »

Lazare se recula, mais l'étreinte glaciale du Spectre demeura ferme sur lui. « Les esprits peuvent-ils le traverser ? »

Lazare fixa le poing serré du Fantôme sur sa chemise. Un froid glacial lui parcourut le bras, comme si sa chair et son sang se refroidissaient instantanément jusqu'à l'os. Il admit : « Des esprits s'en sont échappés. J'imagine qu'ils pourraient aussi le traverser. »

Un air de désespoir soudain assombrit le visage de Medicci. Il jeta un autre coup d'œil prudent par-dessus son épaule et resserra son emprise. « Vous devez me conduire à cette Pierre-Porte ! »

« Je dois trouver le moine, qui est ailleurs », répondit fermement Lazare, fixant l'étreinte plutôt brusque du Spectre. « Je ne suis pas en route pour la Pierre-Porte dont je parle. »

« Alors, vous devez... tout d'abord, retrouver votre moine en Italie ! Ensuite, vous m'escorterez jusqu'à la Porte, n'est-ce pas ? »

Lazare serra les dents. Il scruta les ruines qui surplombaient la large colline. « Et l'Ange qui attend ? »

Le Fantôme le secoua. « Elle peut bien attendre encore un instant, comme elle le fait fidèlement ! Il n'y a pas de temps à perdre, ici ! Nous devons fuir immédiatement ! »

Lazare fronça les sourcils et se dégagea d'un coup sec de l'étreinte glaciale du Spectre.

Médecis remit brusquement ses mains. « Pardonnez-moi, Lazare ; la passion m'emporte . » Il recula, s'inclina et demanda aimablement : « Puis-je vous accompagner dans votre quête ? Je ne manquerai de rien et ne vous imposerai aucun fardeau. »

Lazare se frotta le bras pour le réchauffer. Il hochait la tête. « Si vous le souhaitez. »

Medicci sourit sèchement et le supplia : « Je vous prie donc de nous quitter au plus vite. »

Lazare soupira et admit : « Grâce, je ne suis même pas certain de pouvoir faire l'aller-retour en Italie. » Il désigna les ruines du temple. « Cependant, un ange vous attend ; votre paradis est ici, en ce moment même. »

Medicci secoua la tête. « C'est tout à fait faux – si vous dites vrai, alors mon Paradis ne se trouve qu'au-delà d'une Pierre de Porte. » Le Spectre tendit une main ouverte vers le ciel nocturne. « Alors, on y va ? Oui ? »

Ensemble, Lazare et Médecis abandonnèrent le bosquet de chênes et s'élançèrent vers les cieux, laissant derrière eux deux tombes antiques et un ange sans méfiance.

~\*~

Pour le reste de la nuit, Lazare et Médecis maintinrent leur cap au-dessus du sud-est de la France, survolant les collines ondulantes du massif des Maures. Ils progressèrent régulièrement vers les villes jumelles de Saint-Raphaël et Saint-Tropez, dont Lazare se souvenait grâce aux cartes de l'abbaye. Bien qu'ils échangassent peu de mots, ils ne manquaient jamais de jeter des regards méfiants par-dessus leurs épaules, guettant le moindre signe d'un ange à leur poursuite ou d'un diable-porc volant. Malgré leurs différences d'apparence et de nature, leur attitude prudente laissait supposer un point commun entre eux : ils partageaient les mêmes préoccupations primordiales de proies traquées.

C'était au petit matin lorsque Lazare atteignit enfin l'océan. Disposant de suffisamment de temps, il se dirigea vers le sud et longea la côte, à la recherche du village de Sainte-Maxime, où il pourrait se repérer grâce aux nombreuses cartes qu'il connaissait par cœur. Il parcourut la côte jusqu'à épuisement de ses recherches ; il savait qu'il ne trouverait pas le village avant le lever du soleil.

Il plongea et s'effondra sur une plage qui encerclait une crique isolée. Allongé face contre terre, il haletait, les ailes déployées comme un oiseau blessé. Medicci se posa à ses côtés. « Qu'y a-t-il ? Vous êtes fatigué ? »

« Je ne peux pas continuer ; je dois manger. » gémit Lazare, immobile.

« Ah, celui- là ! » s'exclama Médicis avec une expression de reconnaissance apparente, en pointant du doigt. Il joignit les mains et fit les cent pas autour de Lazare, sans laisser d'empreintes dans le sable.

« Deux cents ans après ma mort, j'avais presque oublié les tourments de la faim. » Il s'agenouilla près de Lazare. « En effet, vous devez manger. »

Lazare se redressa, les ailes nonchalamment déployées. Il s'épousseta le visage et leva les yeux. Il aperçut Medicci qui inspectait une crête rocheuse à la périphérie de la crique. L'homme translucide scrutait le sommet de la crête, semblant fixer le vide au-delà des fourrés. Lazare observa son regard large et fixe, qui paraissait sonder les confins de l'univers et peut-être même plonger son regard dans l'éternité. Sans ciller, le Spectre murmura : « Attendez ici, jeune homme, et je vais apaiser votre faim. » Et avant que Lazare n'ait pu ouvrir la bouche, la forme éthérée du visage de Medicci avait d

Medicci laissa Lazare loin derrière lui ; et il s'éloigna de la crique à une vitesse telle que le temps lui-même sembla disparaître. Aussitôt, il atterrit sur une crête herbeuse, où il écarta soigneusement les herbes hautes et posa son regard de chasseur sur un lapin immobile dans une clairière. Le lièvre scrutait le ciel avec intensité, comme figé sous la menace d'un rapace. Soudain surpris, il s'élança vers ce qui lui paraissait sûr. des fourrés lorsque Medicci attrapa le lièvre et lui brisa la nuque. Dans un éclair vert, le Fantôme parcourut la crête, ramassa une brassée de ronces et retourna d'où il est venu.

Lazare se tenait sur le sable de la mer et fixait l'endroit où il avait vu les Médicis pour la dernière fois. Pourtant, seules les vagues de l'océan se montraient. Il se retourna et scruta la crête. Il aperçut la crique et appela d'une voix forte, la main en coupe : « Votre Grâce ? » Il dressa l'oreille et tendit l'oreille aux bruits provenant des fourrés lointains, n'entendant que le cliquetis possible de coléoptères et le bruissement d'oiseaux perchés. « Seigneur Medicci ? » Un crépitement étrange et fugace attira son attention derrière lui. Il se retourna, haleta, fit un bond en arrière et tomba sur le sable. Devant lui se tenait Medicci, les bras chargés de petit bois, un lapin inerte à la main et un large sourire aux lèvres.

Médicis s'approcha de Lazare et lui dit simplement : « Si ma mémoire est bonne , celui-ci devrait parfaitement convenir à un homme de votre appétit prodigieux. » Il souleva le lièvre et le secoua légèrement comme pour en déterminer le poids exact, ajoutant : « Un excellent repas, n'est-ce pas ? »

Lazare reprit ses esprits et se leva. « Tu étais là... et puis, plus rien... et puis, de nouveau. Tu étais là... et puis, plus rien... et puis, de nouveau. »

« Apparaissait. » Il s'épousseta du sable en demandant : « Comment as-tu fait pour te défaire et te recréer ainsi ? »

Medicci baissa le lapin et gloussa, répondant d'un air prophétique : « Les morts ne sont pas comme « Aussi incapable que les Vivants pourraient le soupçonner. » Le Fantôme jeta le petit bois et le lapin sur la plage et fit signe à Lazare de reculer. Lazare obéit et observa l'Apparition se précipiter dans un mouvement d'une rapidité surnaturelle. En un clin d'œil, le Fantôme avait transformé le petit bois en un feu crépitant, écorché le lapin, l'avait nettoyé et présenta à Lazare un lièvre embroché. « Eh bien, allez-y, alors, » insista-t-il en secouant le membre courbé de viande embrochée. « Vous ne vous attendez pas à ce que je le rôtisse aussi pour vous, n'est-ce pas ? »

Lazare s'avança, gardant un œil attentif sur Medicci tout en lui prenant la brochette des mains. Médicci sourit nonchalamment et s'assit sur la plage. Il leva les yeux vers Lazare, qui restait immobile, et désigna le feu en murmurant avec esprit : « Il faut le tenir au-dessus du feu maintenant, Lazare. Le feu le prépare. »

Lazare se surprit à fixer Medicci. Il grommela et s'assit près du feu, affirmant pour justifier ses capacités : « Je sais comment le préparer. » Il lança le lapin au-dessus des flammes et regarda Medicci, qui arborait un sourire narquois. Il demanda alors au Fantôme : « Comment fais-tu pour te déplacer si vite ? Comment parviens-tu à accomplir de telles choses ? »

Medicci haussa un sourcil, un sourire malicieux aux lèvres. Il fixa Lazare intensément avant de suggérer : « La Mort n'est peut-être qu'une autre nuance de la Vie, dont l'intemporalité est l'une des nombreuses caractéristiques. » Medicci lui laissa un instant pour réfléchir à ses paroles, puis détendit l'atmosphère d'un sourire bienveillant.

Lazare prit une inspiration et baissa les yeux vers le lapin rôti. « Si vous le permettez, dites-moi quel est le secret. Comment avez-vous préparé le lièvre ? »

Le Fantôme se pencha en avant et fit mine de regarder autour de lui pour s'assurer qu'il n'y avait pas de regards indiscrets, avant de pointer du doigt sous sa cape et de murmurer à Lazare : « En réalité, je ne l'ai pas fabriquée. Le secret, c'est que je cache des lièvres sous ma cape. »

Lazare inspecta le Spectre sous toutes ses coutures. « Pourtant, je vois clairement à travers ta cape ; et il n'y avait pas de lièvres. »

Médicci renifla, riant et avouant : « Je plaisante, il n'y en avait pas. » Il se reprit à moitié et expliqua la vérité à Lazare. « Il n'y avait rien de magique là-dedans. » Il haussa les épaules, tendit les mains ouvertes et remarqua : « Je vous ai simplement présenté un lièvre qui ne vous était pas évident. » Il secoua la tête. « Ce n'était certainement pas un acte de... »

de la sorcellerie ; je n'y suis pour rien .

Lazare plissa les yeux et le réprimanda : « Mais je ne t'ai vu rien tenir ; et puis tu as tenu un lièvre. N'as-tu pas eu recours à quelque moyen de malédiction ou de sorcellerie pour faire apparaître ce lièvre de nulle part ? »

« Non, jeune homme », répondit Medici, s'appuyant sur un bras et l'autre sur un genou qu'il venait de redresser. « Permettez-moi de partager avec vous ce que j'ai appris sur la magie et les miracles. » Il marqua une brève pause et fixa le sable, comme pour se remémorer des souvenirs. Il prit une profonde inspiration et poursuivit, d'une voix plus grave : « Durant ma vie terrestre, j'ai été témoin de nombreuses accusations de magie et de sorcellerie, et d'encore plus d'allégations de bénédictions et de miracles. Ancien praticien des arts de l'alchimie et de la physiognomonie, j'ai eu l'obligation et l'opportunité de dissiper ces accusations et ces allégations par la découverte, l'observation attentive et la vérité consignée. Ma vie était consacrée à mon œuvre ; j'y vivais pleinement. Cela dit, je suis resté fidèle à ma foi et à mes convictions, et j'ai toujours su qu'il existait une explication raisonnable à tout événement autrement inexplicable. Durant mes années de médecine, j'ai soigné de nombreux patients, certains souffrant de maux bénins et décédés subitement, d'autres, atteints de maladies incurables, ayant pourtant survécu. À tous mes patients, j'ai prodigué les mêmes soins méticuleux et sans discrimination, quel que soit leur état. » Medici regarda Lazare droit dans les yeux et sourit avant de demander : « Pourquoi donc supposer que les survivants de ces patients décédés subitement m'ont accusé de négligence grave ou de meurtre, alors que... » D'autres, ayant appris que mon patient avait survécu de façon inattendue, m'ont soit accusé de sorcellerie, ou bien a-t-il tout simplement rejeté mes soins et affirmé que la guérison était due à une intervention divine ?

Lazare haussa les épaules. « Je n'étais pas avec vous lorsque vous vous êtes occupé de ces gens. Peut-être que les autres, dont vous parlez, n'étaient pas présents non plus. Ou peut-être ne savaient-ils pas vraiment à quoi s'attendre de votre part. » Il hocha la tête et plissa les yeux. « Pourtant, je vous ai bien vu faire apparaître le lièvre de nulle part, et je ne crois pas que cela soit dû à une intervention humaine ou divine. Je sais qu'on ne fait pas apparaître un lièvre par magie ; et Dieu Tout-Puissant n'intervient pas pour de simples tours de passe-passe. J'en conclus qu'il ne reste que la sorcellerie, que vous avez pourtant niée avoir utilisée. À moins que vous ne mentiez, pourrait-il y avoir une autre explication ? »

« En effet », répondit Medici en souriant. « Et vous avez répondu à ma question : ceux que j'ai mentionnés ne savaient pas vraiment à quoi s'attendre. » Medici haussa les épaules. « En vérité, on n'est jamais vraiment préparé à vivre l'extraordinaire ; on peut... »

Il ne nous reste plus qu'à nous préparer à l'inattendu. Et si, par hasard, cela devait se produire, nous pourrions facilement l'expliquer pour le rendre plus banal, notamment en invoquant la divinité, la sorcellerie, la magie, voire la sorcellerie. Il scruta brièvement le visage impassible de Lazare . « Pourtant, toutes ces affirmations semblent servir le même but : écarter une explication plus complexe de combinaisons exceptionnelles d'événements par ailleurs extraordinairement courants, mais rarement liés entre eux. »

Lazare fit remarquer : « Je ne comprends pas, Votre Grâce. » Il se balança en avant et fit rouler le lapin au-dessus du feu. « Cependant, sans vouloir paraître trop naïf ou déconnecté de la réalité, puis-je vous demander comment vous avez fait apparaître les poils ? »

Médecis déclara : « Pour vous, cela n'a peut-être été qu'une apparence ; pourtant, en vérité, je l'ai rapporté de loin. »

« Tu es allé le chercher ? De si loin ? » Lazare jeta un regard dubitatif. « Pourtant, tu as disparu et réapparu sans délai. Tu n'as pas eu le temps d'aller chercher quoi que ce soit. »

« Ou peut-être pas ? » Medici gloussa. « Que représentent les instants pour les morts, jeune homme ? »

Lazare demanda : « Si je puis me permettre, Votre Grâce, pourquoi me répondez-vous par des questions, de peur que... »  
« Cacher vos réponses ? »

« Peut-être devrais-je les garder, pour l'instant. » Le Fantôme haussa les épaules. « Un tel moment pourrait sembler extraordinaire à nous deux, et certainement assez inhabituel pour justifier un échange prudent – que diriez-vous, avec un mort et un homme volant qui s'interrogent sur le sort de l'autre ? » Il dessina un Il prit une inspiration et hocha la tête. « À bien des égards, notre traversée a créé une combinaison de compagnons de voyage assez inhabituelle et inattendue. Qu'en dis-tu, jeune homme ? »

Monsieur?"

Un instant s'écoula, tandis que les vagues de l'océan marquaient son passage en léchant le rivage. Puis Lazare demanda : « Votre Grâce, vous dites être mort il y a deux siècles, n'est-ce pas ? »

« Cela suffit. Et vous pouvez simplement m'appeler « Grégoire » ou « Medici », jeune homme, puisque je ne suis pas... »

« Plus un seigneur que le lièvre que tu tiens dans ta main. »

« Et vous n'avez pas besoin de vous adresser à moi en utilisant un titre, car je ne suis plus un écuyer. Je suis seulement Lazare. »

«Vous étiez un écuyer?»

Lazare ignore la question et interrogea Medici : « Si vous êtes vraiment un esprit, comme vous le dites, pourquoi n'en ai-je pas vu d'autres comme vous ? »

« Oh, ils sont nombreux. Pourtant, je ne me mêle pas à eux, de peur que les Anges ne les recherchent et ne me découvrent moi aussi, caché. J'ai toujours évolué, à ma manière, en secret. »

De nouveaux soupçons naquirent également chez les Médecis, et il interrogea Lazare. « Je trouve cela plutôt... »

C'est étrange que tu sois encore incarné et que tu puisses me voir, et pourtant tu prétends n'avoir jamais posé les yeux sur un autre esprit comme moi. Pourquoi cela se fait-il ?

Lazare admit : « J'ai vu des esprits, mais ils brillaient plus intensément que vous. C'étaient des esprits démoniaques sortis de la porte ouverte et rassemblés au sommet de la cathédrale. »

Lazare fixa Medici droit dans les yeux et l'interrogea plus en profondeur :

« Seriez-vous une autre de leurs formes insoupçonnées, à l'apparence plus modeste et virile ? »

Le Spectre se leva, le visage crispé, tandis qu'Eljo, impassible, restait debout. Ils se firent face à la lueur du feu. Dans cette confrontation visuelle, ils scrutèrent les yeux de l'autre, cherchant d'autres signes de vérité ou de mensonge. À cet instant, seuls l'océan gémissait, le vent soupirait et des braises incandescentes se dispersaient comme des lucioles. Et si leurs innombrables pensées avaient pu s'embraser et gronder, leurs esprits auraient pu déchaîner une tempête rivalisant avec les plus grandes – un ouragan d'une telle puissance qu'il aurait submergé toute vue et tout son terrestre autour d'eux. Pourtant, Lazare ne pouvait guère sonder Medici, car le Spectre était presque sans forme. Et Medici ne pouvait aisément percevoir Lazare, car Eljo était profondément surnaturel. Tous deux étaient vivement conscients de l'espace de confusion qui persistait entre eux. À leur manière, sans aucun doute, ils en discernaient l'existence.

Incontestablement réel. C'était comme un nuage quasi imperceptible de chaos ondulant, où seuls pouvaient résider les plus hauts états intellectuels d'une curiosité insatiable et d'une suspicion infinie. Au plus profond de leur être, chacun semblait rester invisible à l'autre.

Medici prit enfin la parole. « Je ne suis pas un esprit démoniaque. Les démons n'ont pas accès au Paradis, contrairement à moi. » Il croisa les bras et plissa les yeux. « Néanmoins, je m'interroge moi aussi sur vous. Vous prétendez n'être ni un démon ni un simple homme volant ; et pourtant, vous connaissez l'emplacement précis d'une porte de l'Enfer. » Medici caressa sa barbe avant de pointer du doigt et de révéler son propre sujet de discorde. « Pendant deux cents ans, j'ai cherché une telle porte sur toute la terre. Durant tout ce temps, je n'ai jamais manqué de sentir l'approche soudaine d'un homme ou d'un ange. Cependant, je suis quelque peu troublé que vous ayez pu vous approcher si près de moi, à mon insu, alors que je me tenais, inconscient, près de ma tombe. » Il haussa un sourcil. « Seriez-vous une forme innommable de démon, à l'apparence étrange et aux manières moqueuses, cherchant surnoisement à m'escorter en Enfer ? »

« Je vous ai dit que je ne suis pas un démon. Je cherche un moine pour fermer la porte », déclara Lazare. « C'est vous qui cherchez l'enfer. »

« Je ne cherche pas l'enfer ; je cherche ma Sophia. »

« Alors elle est en enfer ? »

« Je ne saurais le dire », rétorqua Medici. « Cependant, parlez-moi de votre frère ; et comment un simple moine mortel pourrait avoir une connaissance aussi étendue de l'Enfer au point de le connaître intimement. »

avec le fonctionnement assurément complexe de sa porte.

« Je ne saurais le dire », admit Lazare. « Je ne connais ni ses mœurs ni ses moyens, seulement son nom et son lieu de résidence. »

« Alors pourquoi devez-vous absolument trouver ce moine, si vous ne savez que si peu de choses sur lui ? Comment pouvez-vous être certain qu'il soit même capable de gouverner cette Porte qui vous appartient ? »

« La pierre de la porte ne m'appartient pas », rétorqua Lazare. « On m'a simplement demandé d'aller chercher le frère. J'ai donné ma parole que j'irais. J'ai prêté serment aux hommes de Dieu ; et maintenant, j'obéis à leurs ordres. » Ils ne mentiraient en aucun cas et ne me souhaiteraient aucun mal dans cette quête. J'ai donc confiance dans le frère et en ses capacités. J'en sais assez ; je n'ai pas besoin d'en savoir plus.

Medicci détourna le regard. Il pinça les lèvres et hocha la tête, pensif. « Passable, peut-être ; vous ne faites que rendre service, aussi extraordinaire que cela puisse paraître. » Il inspira profondément. « Néanmoins, je ne mens pas et ne vous souhaite aucun mal. Ne vous ai-je pas rapporté un lièvre ? Ne vous ai-je pas tenu compagnie ? Ne vous ai-je pas témoigné tout le respect que vous pouviez exiger ? »

Les questions de Médicis incitèrent Lazare à se souvenir de sa rencontre avec sa mère à la Gueule de la Montagne et de l'abondance de pierres précieuses qu'elle lui avait offertes. Il répondit à Médicis par ces paroles de sagesse : « Souvent, les mauvaises intentions se dissimulent sous de bonnes actions. Aussi, je ne peux connaître véritablement votre intention ; quant à la mienne, elle est claire. Je dois trouver un homme de Dieu qui liera un mal encore libre. »

Medicci souffla et leva les bras au ciel, s'exclamant : « Mais vous parlez peut-être à moi seul ! Pour autant que je sache, vous pourriez bien me tendre un piège, me conduire droit en enfer ! » Il croisa les bras. « Réponds-moi, Lazare : si tu prétends que je suis l'un de ces esprits maléfiques venus de la Porte, pourquoi voudrais-je t'accompagner dans ta quête ? Si je venais vraiment de cette porte, n'en connaîtrais-je pas déjà l'emplacement ? Pourquoi m'aventurerais-je en Italie avec toi, si je n'en ai aucune nécessité ? »

Lazare lui répondit par des suggestions similaires : « Et vous ne dites peut-être cela qu'à moi. Je ne vous ai pas demandé de m'accompagner en Italie. D'après ce que je comprends, Dame Sophia n'y est peut-être pas. Vous souhaitez peut-être secrètement m'accompagner, afin de trouver vous-même le frère et de le tuer avant qu'il ne referme la Porte, n'est-ce pas ? »

Medicci, les mains sur les hanches, déclara froidement : « Je ne suis pas de mèche avec le Mal, Lazare. Et je n'étais certainement pas au cimetière à cause de toi. De plus, un

« Un ange a souhaité m'escorter au Paradis au moment même où tu t'es infiltré à moi. »

Lazare hocha la tête et scruta l'océan. « Et j'étais en route pour l'Italie, Médicis, avant que la voix de votre ange ne m'attire vers vous. »

« Elle n'est pas à moi », rétorqua Medicci. Il soupira et laissa tomber ses bras. « Très bien ; peut-être disons-nous tous les deux la vérité et pourtant, soupçonnons-nous l'autre de mauvaises intentions. » Cependant, je sais, avec une conviction absolue, que je ne vous veux aucun mal ; et même si je pouvais soupçonner vos intentions d'être moins sincères, je me sens néanmoins obligée de vous accompagner – et de vous aider à retrouver le moine, s'il le faut – si je veux retrouver ma Sophia, au final. L'Apparition fit une brève révérence. « Je ne peux que croire que vos intentions sont aussi sincères que les miennes. »

Lazare réfléchit aux paroles bienveillantes et au geste aimable de Médicis . Il lui rendit son salut. « Je constate votre fidélité et la sincérité de vos actes passés. Après tout, je vous ai trouvé en présence d'un ange, et vous m'avez également trouvé le lièvre. » Il sourit et ajouta : « Je vous en suis reconnaissant. »

Les tensions s'apaisèrent et ils s'assirent près du feu, plus sereins qu'un instant auparavant. Pendant un moment, ils observèrent tour à tour la viande grésillante et les vagues qui s'échouaient, ne laissant derrière elles que des traînées d'écume se chevauchant.

Lazare proposa : « Si vous le permettez, veuillez excuser ma méfiance, Médicis. C'est seulement que je n'ai jamais, de ma vie, vu l'esprit d'un homme. »

« Veuillez excuser également mes soupçons, Lazare », dit Medicci à son tour. « De toute ma vie et « En ce qui concerne la mort, je n'ai jamais rencontré un être pareil qu'un homme volant. De plus, en plus de deux cents ans, je n'ai jamais pu converser avec les vivants... jusqu'à présent. »

« Y a-t-il beaucoup d'âmes, comme la tienne, qui errent çà et là ? » demanda Lazare.

« Eh bien, je peux dire qu'il y a autant d'âmes que d'hommes, de femmes et d'enfants qui soient jamais nés. J'en ai même vu des légions errer, hébétées, sur des champs de bataille encore vierges de toute violence. Parfois, elles peuvent être nombreuses, mais seulement brièvement, avant que les anges n'apparaissent pour les emporter. Cependant, j'en vois rarement autant à la fois. Le plus souvent, j'aperçois un esprit ou deux au passage. Pourtant, je dois fuir à la hâte, de peur que les anges ne me découvrent parmi eux. »

« Où emportent-ils les esprits ? »

Medicci haussa les épaules. « Le Ciel ou l'Enfer, je suppose ; quelque part ailleurs qu'ici. D'après ce que j'ai compris, il est interdit aux esprits d'errer sur terre. »

« Et pourtant, vous le faites. »

"Je fais."

« Alors pourquoi le permettent-ils ? »

Le Spectre secoua la tête et esquissa un sourire en coin. « Je le permets. » Il se tapota la poitrine et murmura : « S'ils ne parviennent jamais à me capturer, je continuerai d'errer librement. » Il rit doucement et remit ses mains dans les poches de sa robe. « Oh, ils savent que je suis là... quelque part. Et je suis convaincu de ne pas être la seule âme errante à parcourir la terre. »

Lazare l'interrogea : « Mais qu'en est-il de l'ange du cimetière, devant lequel tu as fui ? » Elle ne vous a pas permis de rester ?

« Azrael ? » Medici rit. « C'est une excellente pisteuse. Azrael m'a retrouvée à plusieurs reprises depuis, en dehors de mes visites régulières à Sophia. Et comme toujours, je lui dis que je suis prête à aller au Ciel, je détourne son attention, puis je lui échappe. Elle ne fait pas beaucoup d'efforts pour m'attraper. Après tout, elle a probablement, au fond d'elle, pitié de ma situation. Elle ne dit jamais à Azazel où je suis, car il ne s'est jamais montré après nos rencontres . Soit elle me plaint, soit elle ne l'aime pas, soit un peu des deux. »

« Azazel ? » demanda Lazare.

Medici acquiesça. « L' autre . »

Lazare hocha la tête en le regardant droit dans les yeux. « En effet, quelle âme vertueuse fuirait le Paradis ? » Il fit tourner le lapin et demanda : « Et si Azraël te promettait de t'emmener en Enfer ? L'accompagnerais-tu comme tu m'accompagnes maintenant ? Pour aller chercher Sophia ? »  
« Non, Lazare ; Azraël n'accompagne que les âmes pures au Paradis. L'autre ange, qui se fait appeler Azazel, entraîne les âmes errantes et naïves en Enfer. Et je n'ai eu le malheur de le croiser qu'une seule fois en toutes ces années. J'ai échappé de justesse à cette brute affamée. »

« Pourquoi ne l'avez-vous pas accompagné en Enfer, plutôt – pour aller chercher Sophia ? »

« Accompagner Azazel ? » Medici rit, incrédule. « On ne l'accompagne pas de son plein gré . Il capture les âmes et les viole nues, tout comme le lièvre que vous connaissez. » Il les engloutit entièrement, les empêchant de s'échapper. Azraël m'a depuis mis en garde contre Azazel, affirmant qu'il est le fils bâtard de l'ange Cronos, qui l'a tendrement embrassé. « Il absorbera toutes les âmes en les dévorant et en les intégrant à lui-même. Azraël a clairement fait comprendre, il y a longtemps, que si je ne l'accompagne pas au Paradis, Azazel finira par me trouver , me dévorer et m'emmener en Enfer, prisonnier de son être. » Le Spectre tressaillit. Son expression se durcit et il se pencha vers Lazare. « Depuis que j'erre sur la terre, Azazel... »

Il a également tout droit de me réclamer. S'il me capture, je ne serai pas entré en Enfer par mes propres moyens. Et je suis certain que j'y resterais emprisonné à jamais. C'est pourquoi j'ai secrètement cherché une entrée plus convenable vers l'Enfer, une entrée et une sortie qui me permettraient d'y entrer et d'en sortir à ma guise.

« Voler Sophia aux enfers ? » demanda Lazare.

Medicci acquiesça. « Et je le ferai. »

« Est-ce possible ? Je ne le crois pas », répondit Lazare. « Et comment peux-tu être certain qu'elle n'est pas au Ciel, ou qu'elle est vraiment en Enfer ? Peut-être fait-elle comme toi et erre-t-elle seulement sur la terre. »

« Si elle avait foulé la terre, je l'aurais trouvée au cours des deux derniers siècles, alors que je cherchais une porte vers l'Enfer », affirma Medicci en désignant l' horizon de l'océan du doigt. « Et Azraël a quasiment avoué qu'elle n'est pas au Paradis. Je suppose donc qu'elle doit être en Enfer. »

« Que t'a dit l'ange ? »

Medicci soupira et jeta un coup d'œil à la plage avant d'admettre : « Eh bien, ce n'était pas ce qu'Azrael avait imaginé. »

« C'est ce qu'il n'a pas dit qui m'a convaincu du contraire. »

Lazare dressa l'oreille. « Alors, que ne t'a-t-il pas dit ? »

Le Fantôme plissa les yeux et pointa un doigt accusateur vers Lazare, murmurant d'une voix articulée : « Chaque fois que je demande à Azraël si ma Sophia est au Ciel, il me répond que tout me sera révélé quand je serai au Ciel. Et chaque fois que je lui demande si elle est en Enfer, il me dit la même chose. »

« Alors, vous croyez maintenant qu'elle est en Enfer ? » Lazare secoua la tête, désormais complètement perplexe. « Si l'Ange vous a donné la même réponse quant à son lieu de séjour, pourquoi croyez-vous qu'elle est seulement en Enfer et non au Paradis ? »

Lazare observa Medicci se tenir debout, lui tourner le dos et contempler l'océan. Une brise marine régulière soufflait, mais la silhouette de la cape du Spectre restait immobile. Finalement, le Spectre tourna légèrement la tête et fixa le sable, comme absorbé dans ses pensées. Il prit une inspiration et hocha la tête avant de se tourner complètement vers Lazare. « Je ne pense pas que ma Sophia soit en Enfer uniquement d'après ce qu'Azrael m'a dit ou non, Lazare. Il y a bien plus à dire avant que vous ne conviendriez avec moi qu'elle est presque certainement en Enfer. » L'Apparition fit le tour du feu, s'agenouilla près de Lazare et enfonça une ronce plus profondément dans les flammes. Lazare plongea son regard dans les yeux du Spectre. Les pupilles verdâtres semblaient lointaines, comme prises au piège par la lueur du feu, scrutant l'éternité.

Medicci raconta son passé. « De profession, j'étais non seulement médecin, mais aussi alchimiste. À ce titre, je me passionnais pour la découverte de préparations exotiques et de philtres enivrants susceptibles d'atténuer, voire de prévenir, les effets physiologiques les plus courants du vieillissement. Au fur et à mesure que mes recherches progressaient, mes outils et mes méthodes devenaient de plus en plus non conventionnels, et assurément en contradiction avec les canons établis de la chrétienté. Dès lors, je n'eus d'autre choix que de poursuivre mes études en secret, par peur des accusations d'hérésie ou de sorcellerie. Après tout, j'étais à la recherche d'une préparation unique et précise d'huiles, d'extraits, de métaux et de sels de sang, qui pourrait promettre l'immortalité. En effet, j'ai cherché à formuler l' élixir même des Anciens.

« Une telle chose existe-t-elle ? » demanda Lazare.

Medicci haussa les épaules. « Peu importe ... maintenant. Pourtant, de son vivant, j'en étais convaincu. » Il soupira et adressa à Lazarus un sourire solennel. « Hormis moi, une seule autre personne était au courant de ma quête. Il s'agissait de ma confidente et compagne de confiance, Sophia. »

Lazare hocha la tête et baissa poliment les yeux vers le lapin qui rôtissait.

Le Spectre plongea la main au cœur du feu, en retira une braise incandescente et l'examina attentivement en poursuivant : « J'étais si près du but. Je croyais vraiment être sur le point de formuler l'élixir. » Il rejeta la braise dans les flammes et continua : « Pourtant, cette conviction m'a poussé à explorer des contrées étranges et exotiques, à la recherche de l'ingrédient qui donnerait vie à la mixture. » Le Spectre détourna le regard et contempla les vagues avant de se tourner à nouveau vers Lazare, visiblement assombri.

« J'avais promis à Sophia que ce serait mon dernier voyage à l'étranger. Le navire marchand, à bord duquel j'avais réservé une place, a essuyé une violente tempête peu après son départ. La bourrasque nous a presque fait couler et nous a éloignés de notre premier port d'escale. Au lieu de faire demi-tour et de retourner dans la tempête, le capitaine a continué sa route et nous avons terminé notre voyage sans incident. Hélas, la croyance que nous avons sombré dans la tempête s'est installée, et elle a été confirmée lorsque des débris de notre navire, arrachés par la tempête, se sont échoués près du port que nous avions ignoré. Et la fausse nouvelle, que toutes les vies avaient péri, est parvenue à ma Sophia, prise pour vérité. » Bien que Medicci ait souri et secoué la tête, Lazarus pouvait lire la douleur sur son visage. « C'était une jeune fille passionnée, voire insensée. Elle s'est donné la mort. »

Tous deux tournèrent leur attention vers le lapin et les flammes qui l'engloutissaient.

« Voilà », remarqua Medici en haussant les épaules. « Je crois que ma bien-aimée est en Enfer ; vous connaissez la porte de l'Enfer ; et j'espère retrouver le seul Paradis qui m'importe . »

Un silence s'installa entre eux. Les flammes ondulaient sous la brise marine, et Lazare contemplait l'horizon océanique indistinct.

« Préparez-vous votre lièvre en holocauste ? » demanda Medici en désignant du menton le présent. lapin noirci.

« Ah ! » Lazare se reprit et sauva le lapin, le tenant haut sur un bâton enflammé. La brise éteignit la flamme et refroidit le lièvre. Il se tourna vers Medici. « Si je peux me permettre, comment êtes-vous mort ? »

Le fantôme laissa échapper un petit rire et pointa du doigt le feu, sa main ferme pénétrant les flammes. « De cela, l'outil même de mon métier : notre infâme Don de Prométhée — le FEU. Je suis mort dans mon sommeil. »

« Vous êtes mort brûlé vif? »

« Non. C'était la fumée de mes bidons d'agents et d'extraits, enflammée par une lampe à pétrole mal placée – des vapeurs mortelles provenant des ingrédients mêmes que j'utilisais dans ma quête de l' élixir de vie, toujours insaisissable. » Medici laissa échapper un petit rire. « Me voici donc, deux cents ans plus tard. » Après une pause, il ajouta : « Par hasard, j'ai peut-être finalement découvert l'élixir. Seulement, j'ignorais qu'il devait me tuer pour m'accorder l'immortalité. »

Lazare plissa les yeux, pensif, puis laissa échapper un rire sec. Il se reprit brusquement. « Veuillez m'excuser, Médicis. »

« Ne t'inquiète pas, Lazare », le rassura Medici en se levant. « Mange à ta faim et apaise ta douleur. » Le Fantôme s'éloigna du feu et appela Lazare : « Je vais me renseigner sur notre position, en connaissant le nom du village le plus proche. Je reviens dans un instant. »

Lazarus observa le Spectre s'approcher du rivage. D'un pas assuré, il scruta la voûte céleste. Soudain, le visage de Medici jaillit dans les airs et disparut.

Affamé, Lazare dévora son repas tandis que le Temps s'écoulait sous le ciel noir comme le corbeau. Enfin , des braises flottantes, telles des lucioles, s'échappaient des cendres d' un feu mourant ; et Lazare arpentait la plage, traçant des empreintes circulaires toujours plus serrées dans le sable, scrutant le ciel à la recherche d'un fantôme. Mais son regard se porta bientôt vers la mer, vers l'horizon oriental, et se fixa sur une fine ligne rouge qui marquait le premier les prémices de l'aube. Il tourna en rond et fit les cent pas autour du feu, les mains

## Il s'agitait, les yeux fixés vers l'est.

Une voix l'interpella par-dessus son épaule : « Comment te sens-tu ? »

Lazare tourna sur lui-même et retomba sur le sable. Il observa la faible silhouette d'un Spectre qui s'approchait. Il lança un regard noir et se tint immobile tandis que Medicci s'approchait avec un sourire.

« Pardonne-moi, Lazare. J'aurais dû être plus direct dans ma démarche. »

Lazare reprit son souffle et grommela : « Oui, si vous le voulez bien. » Il se dirigea rapidement vers le Spectre, jetant un bref coup d'œil à l'horizon incandescent avant de jeter du sable sur des braises fumantes et de déclarer : « Médicis, nous devons partir, au plus vite. »

Medicci s'arrêta devant Lazare et désigna la côte du doigt. « J'ai trouvé le village de Sainte-Maxime. Il n'est qu'à une courte distance d'ici. Il semble que vous possédiez de nombreux dons, et maintenant, un sens de l'orientation exceptionnel. » Le Fantôme croisa les bras et ajouta : « Vous êtes tout à fait remarquable. Êtes-vous certain de n'avoir jamais voyagé ... »

« Médicis ! » intervint Lazare en pointant du doigt la faible lueur au-dessus de l'océan.

« Cela va me tuer, Médicis ; je dois me mettre à l'abri immédiatement ! »

« Un abri ? Contre l'océan ? »

« À cause du soleil », répondit Lazare, précisant : « Je souffre d'une grave maladie due au soleil. »

« Ah », fit Medicci en hochant la tête. « Comme on pouvait s'y attendre, les capacités extraordinaires s'accompagnent de faiblesses extraordinaires. » Il se tourna et désigna l'intérieur des terres, au-delà de la crique. « Il y a une forêt, avec beaucoup d'ombre. Cela suffira-t-il ? »

« Je recherche un endroit plus sombre ; peut-être une grotte ou quelque chose de ce genre. »

Medicci se frotta le menton, pensif. « Je n'ai vu aucune grotte. » Il jeta un coup d'œil au ciel à l'est. « Et vous n'arriverez pas au village avant l'aube. » Il secoua la tête et haussa les épaules. « Pour moi, ce serait facile. Je pourrais me cacher sous l'océan, sous terre, ou même... »

à l'intérieur d'un arbre. Pourtant, tu vis et tu dois respirer.

« Je vous souhaite une bonne soirée », déclara Lazare en inclinant ses ailes et en s'éloignant progressivement.

« Ah ! Je connais un endroit convenable », s'écria Medicci. Il pointa du doigt la côte sud. « Il y a une épave sur les rochers, et sa coque est encore bien étanche. Qu'en pensez-vous ? »

« Vous dites la vérité ? »

« Sur ma parole d'honneur solennelle, en tant que gentleman distingué, insista Medicci, j'ai besoin que vous soyez sain et sauf pour retrouver ma Sophia. Le navire est scellé et vous sera d'un grand secours. »

« Voulez-vous me montrer ? »

« En effet, immédiatement ! »

Lazare scruta l'horizon. « Je dois voler bas et vite, contre terre et mer. » Il se retourna. « Je devrais suivre Medici. » Il fit un geste de la main vers le ciel.

Tous deux s'envolèrent furtivement, abandonnant un feu mourant et une tête de lapin noircie. Les restes abandonnés semblaient les dévisager, scrutant avec effroi la direction ascendante de leur départ, comme pour mettre en scène un ultime et profond spectacle. une performance interminable devant un public totalement absent — et dans ses derniers instants, rester immobile à jamais en fixant le ciel, avec son œil noir et bestial, et complètement abandonné, large et creux.

[ Fin du chapitre 19 ]



Cette œuvre littéraire a été créée exclusivement en hommage à

## Edgar Allan Poe (1809-1849)

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~